

Marcel Proust contre les joueurs de Candy Crush

(et à la fin c'est Marcel Proust qui gagne...)

1ère partie : vingtième siècle atmosphère

Quand je suis devant ma tasse de café, je voudrais être totalement devant ma tasse de café. Sentir toute la chaleur et toute l'amertume contenues dans la tasse ; l'arête de la table aussi, sous chacun de mes avant-bras. Je voudrais ne pas penser aux factures qu'il me faut impérativement payer avant le 30 du mois. Ni chercher dans ma tête un titre de film que je n'arrive pas à retrouver. Quand je débouche un vin que je ne connais pas, je voudrais ne pas oublier que ce vin m'est inconnu et m'imprégner de ses arômes sans penser à mon travail. Accepter que lorsque je bois un vin, je boive vraiment ce vin. Me souvenir peut-être d'un autre crû mais en comparaison, en lien avec celui-ci. Retrouver dans ma mémoire un domaine cultivant des cépages identiques et tenter de mesurer les différences d'équilibre entre ces deux bouteilles.

Quand j'écoute la cinquième symphonie de Mahler, je voudrais que ne me revienne pas, au moment de *l'adagietto*, la silhouette de Dirk Bogarde sur son vaporetto, le Rimmel coulant. Et si vraiment Dirk Bogarde s'insinue dans mon salon, si, pendant sa visite, le mur devient une lagune baignée par la lumière si particulière du souvenir et du crépuscule de la vie dans le matin très tôt, qu'il vienne seul. Sans ses autres films. Sans Rocco et ses frères, non plus. Sans la devanture du cinéma du Prado à Marseille où j'ai vu mon premier film de Visconti. Qu'il n'emprunte pas mon vélomoteur de l'époque pour se garer devant ma fenêtre. J'aimais pourtant ce film, il y a fort longtemps. Mais je crois qu'il est possible d'écouter Mahler sans penser à Visconti. Comme il doit être possible de regarder des enfants jouer avec des lego sans penser à sa propre enfance.

Quand je prends un livre dans mon lit, je voudrais rester sans cesse avec le livre et ne pas me lever comme un être invisible pour regarder mon ordinateur. Oublier que dans l'autre hémisphère se joue une partie de tennis entre deux types que je ne connais pas, et ne pas vouloir absolument connaître le score de leur match. Quand je mange un sandwich dans un bar, je voudrais vraiment manger un sandwich. Trouver le bon angle dans la pièce pour échapper à la télévision. Ne pas commencer la lecture de mon journal avant la dernière bouchée. Si le sandwich est bon, il devrait suffire à me faire oublier ce que je ne sais pas encore sur les guerres au Moyen-Orient et les économies que se proposent de faire l'Europe ou le gouvernement français. Et s'il n'est pas bon, si le pain est industriel, si les tomates sont encore froides de leur congélation, je voudrais pouvoir le poser sur la table avant de le terminer et passer à la lecture sans plus avoir la tentation de mordre dans sa chair insipide, molle ou givrée. Même chose pour les biscuits apéritifs que l'on m'apporte avec mon verre de vin rouge, passé 19h dans les mêmes bars. Manger ce que l'on m'apporte si je décide de le manger. M'arrêter quand j'ai envie de m'arrêter et laisser la coupelle intacte si j'ai décidé de la laisser. Ne pas manger, *machinalement*.

Je voudrais que la marche après un moment désagréable, après une exaspération que j'ai voulu clore par une marche sereine, soit la marche de tout mon corps. Qu'elle referme la parenthèse de l'après-midi passé. Et quand je décide de rester chez moi et que je regarde la fissure qui lézarde le mur de la bibliothèque, je voudrais penser au temps qui passe mais uniquement à celui qui fait des lézardes dans les murs de cette pièce. Peut-être pourrais-je tout de même songer à la combler. Je sais faire cela. Les chantiers possibles dans une maison sont infinis. On s'y résigne parfois brusquement, sur un coup de tête lorsque l'on a pas le goût à ça. Mais chaque fois que je m'attelle à un chantier, je sais qu'il faudrait y penser longtemps avant de commencer. Planifier chaque étape, chaque geste, cela me permettrait d'un peu moins me tromper.

Quand je regarde un arbre aussi je voudrais être là seulement pour l'arbre. Je voudrais en épouser un tracé avec le regard et attendre d'atteindre le ciel pour redescendre. Je n'ai pas la passion des arbres et je ne voudrais pas m'imposer des activités qui m'ennuient, mais quand l'arbre m'aura choisi pour le regarder, je voudrais totalement me laisser faire. Et si c'est en hiver, en été, à

l'automne ou au printemps, je voudrais dire à l'arbre une des onomatopées qu'un ami japonais m'avait apprises et que les japonais associent à chaque saison. Il y a *Paki Paki* pour l'hiver et la glace qui se brise sous les pas, mais pour les autres saisons, je ne me souviens pas.

Quand je fumais une cigarette, j'oubliais souvent que je fumais. Avoir envie de fumer une cigarette était alors porté par l'image d'un homme qui fumait en ne pensant qu'à ce qu'il faisait. Si bien que je crois mieux fumer aujourd'hui que j'ai arrêté en regardant les cigarettes des autres se consumer. De toute façon, les cigarettes que l'on voudrait encore fumer sont écrasées depuis si longtemps que même la trace noire au fond des cendriers de cuivre a fini par s'estomper. Si l'on pouvait retrouver les circonstances des cigarettes de notre vingt-septième, cent-trente-huitième ou quatre-cent-soixante-et-dixième paquet, plus personne ne fumerait mais se repasserait inlassablement ces moments dans sa tête.

Quand je commence à faire un exercice physique comme du footing ou des tractions, — puisqu'après l'âge des cigarettes vient celui des exercices physiques, il me tarde d'en avoir terminer et ainsi je n'éprouve que de la lassitude à faire du sport. Je n'aime que la fatigue de l'après, le relâchement du lendemain. Ainsi, il faut bien l'admettre, la promesse de ce bienfait se cache si bien derrière un obstacle d'ennui qu'elle n'est pas très facile à aller chercher. Je me dis qu'il existe des chemins plus carrossables vers ce bien-être. Qu'il suffit de vraiment être présent ; de n'activer que les muscles de son squelette qui ont vraiment besoin d'être activés et que le bonheur doit se tenir quelque part par là, accessible comme un bonze souriant qui sait vous regarder avec des yeux nus.

Quand je suis devant un plat de pâtes après avoir ardemment désirer des pâtes, je voudrais ne pas écouter ce qui se dit à la radio. Ni, au cours de ce jour dont je me souviens, le témoignage sur l'immense écrivain polonais qui écrivit toute sa vie en yiddish, Leïb Rochman. Les pâtes étaient vraiment excellentes, j'avais trouver dans le magasin bio qui était à deux cents mètres de mon appartement une sauce tomate au basilic qui avait vraiment du bouquet et une bonne texture. Mes pâtes étaient cuites à point. Mais j'étais dans le livre majeur de Leïb Rochman et j'ai trouvé sur You tube, pendant que l'eau chauffait, un enregistrement d'une interview à la télévision israélienne qui parlait de cette immense écrivain et je n'ai pas réussi à proroger mon désir de la regarder au-delà de mon repas. Je précise que je ne suis pas Juif. Je n'imagine pas la richesse que j'aurais pu sentir et parfois plus douloureusement sentir et plus charnellement sentir à la lecture du livre de Leïb Rochman, *A pas aveugles de par le monde* si j'avais été juif. Je n'aurais peut-être pas mangé de pâtes ce soir-là ; pas mangé du tout. Si j'avais été juif, et compte tenu de ce que je pense de l'apprentissage des langues sans parvenir à mettre en application ce que j'en pense, j'aurais peut-être pu consacrer tout mon temps libre à apprendre le yiddish et éprouver une satisfaction à l'égard de ce que serait devenue ma vie. Car j'ai toujours pensé que l'apprentissage d'une seule langue pouvait suffire à nous faire dire que nous avons fait quelque chose de beau de notre vie. Mais c'est bien là le problème qui se cache sous toutes les lignes que j'écris ici. Comment faire une seule chose de part le vaste possible.

Quand j'épluche une orange, je voudrais penser à l'orange jusqu'à savoir ce que c'est vraiment. Éprouver la pulpe *explosive* de l'agrume, la membrane gonflée de jus. Je crois que l'orange est le plus facile pour apprendre ce qu'est vraiment un fruit. Certaines mandarines ou clémentines aussi. Je suis convaincu que mon mal vient de cela. De n'être qu'à moitié avec l'orange, l'arbre et les vins que je ne connais pas.

C'est pour tout cela que j'aime faire l'amour et que j'aime regarder des matchs de football à la télévision. Quand je fais l'amour avec toi et quand je regarde des matchs de football à la télévision, je suis là tout entier.

2ème partie : Vingt-et-unième Siècle Expérience

Je pourrais poursuivre ainsi, cultivant quelques pages encore la musicalité monotone de ce constat expansif, ma longue prose poétique et doucement politique empreinte d'influences américaines seventies. Laisser dérouler, *andante*, ma réflexion sur le monde issue de ma lointaine lecture de *Walden* ou de *Feuilles d'herbes*, et revenue avec l'âge à la plus humble simplicité. Mais je peux aussi continuer autrement et imaginer cette fable contemporaine comme on l'imagine fréquemment aujourd'hui, c'est-à-dire sous une forme plus visuelle et concevoir un film avec un bon logiciel. On dira alors que c'est plus vivant. Que ma dénonciation y gagne en force et en impact.

Dans cette adaptation cinématographique, chacune des pensées décrites dans le chapitre précédent et qui me conduit ailleurs, je veux dire à entreprendre une action autre que celle dans laquelle j'étais physiquement engagé, donnera naissance à un avatar de moi-même. Ainsi, pour en revenir au tout début de ce texte devenu scénario, je suis, *dans le film*, assis devant une tasse de café exactement comme décrit plus haut mais l'on voit cette fois un autre moi-même se lever, prendre une calculatrice et évaluer le plus précisément possible l'argent qu'il lui faut payer avant la fin du mois. On distingue une deuxième paire de mes bras qui ne touche pas vraiment l'arête de la table. L'image fait sentir à quel point tout cela manque d'unité, combien la douceur, le plaisir calme, serein que l'on associe à la prise d'une tasse de café aromatisé et bien chaud sont en quelque sorte contredits et brouillés par les incessants mouvements de mes avatars s'activant autour de la table comme dans un cabinet comptable. En moins efficace, bien sûr. Car les avatars ne sont pas efficaces. Pas plus que les personnages de jeux vidéos qui tuent des soldats ennemis tuent des soldats ennemis.

Ils s'arrachent littéralement de mon corps, et contrairement aux prédictions de la loi de la conservation de l'énergie — seulement valide dans le monde non virtuel, mon corps perd quelques joules que l'activité stérile de mes avatars ne compense pas.

Ainsi, quand je bois ma tasse de café mes factures ne sont pas payées. Et quand bien même le seraient-elles, grâce à l'usage d'une appli de mon smartphone, ni l'Urssaf, ni l'entreprise *Gaz et eaux* ne pratique l'escompte. Alors je lève les yeux, un peu dépité par tant d'insignifiances, et quelque chose se produit qui amplifie le rendu un peu famélique de mon unique instant de vie.

Qui rend lyrique la scène.

Car maintenant, la caméra subjective *montre* toute la salle du bar et les avatars qui s'agitent partout dans l'espace semblent étrangement trop nombreux pour s'extraire de mon seul corps. C'est à cet endroit que le logiciel devient vraiment bluffant. Que le cinéma du vingt-et-unième siècle atteint son apogée. L'œil qui regarde à la place de notre œil prend de la hauteur. Fini, le selfie qui me centrerait sans cesse au milieu du texte que vous étiez en train de lire. Nous sommes les otages consentants d'un effet de cinéma, je le concède, mais je ne suis pas assez vieux pour ne pas avoir appris à lire avec les yeux du cinéma.

C'est maintenant un plan séquence.

Le café dans lequel je suis assis donne sur une grande place, je vous laisse le choix. La place Stanislas de Nancy, la place d'Armes de Valenciennes, Celle de Bellecour à Lyon. La plaine à Marseille. Les places de Washington, Tarir, Rouge, Lénine de Novosibirsk, du marché d'Helsinki, de la Révolution, des Martyrs. La Place San Marco, aux fusillés, sur Broadway, à Tienanmen. Partout sur ces places, la foule se démultiplie avec les avatars de tout les corps. Pour chaque homme et chaque femme qui regarde son téléphone, il y a au moins un double de lui-même qui s'en va rejoindre le destinataire de son message. Pour chaque femme et chaque homme sur les réseaux sociaux, il y a son double, comme un messenger antique, qui part porter son message. Mais ce n'est pas tout. Ceci n'est encore

qu'une goutte d'eau. Chaque fois que nous ne sommes pas entièrement en train de boire notre café ou de manger notre sandwich, nous nous dédoublons. La femme qui voyage à côté de moi avec son enfant et qui le console de ses larmoiements d'ennui en continuant sa discussion sur WhatsApp se dédouble et c'est seulement son avatar, assez impuissant, qui caresse les cheveux de sa fille. L'homme qui fait un cours de physique-chimie assez ennuyeux ce matin, en réfléchissant à la proposition repérée sur Imkiz.com pour acheter une nouvelle maison laisse, par intermittence, son double écrire les formules au tableau. Le double ne se trompe pas, il sait aligner les symboles, cela fait quarante ans qu'il observe son corps principal empiler les équations. Elles ne changent pratiquement pas, traversent les siècles et les révolutions technologiques. Indémoudables. Irréfutables. Là n'est pas la question. Ce qui fait sens ici est le fait que ce qui est écrit au tableau par son double ne s'écrit pas dans le cerveau des élèves. Les élèves ne s'en plaignent pas. Ils se lèvent à leur tour et accomplissent, grâce à leurs avatars, mille choses interdites dans une salle de cours. La planète est fatiguée.

(vision céleste de la planète)

On a constaté un affaissement partout à la surface du globe due à la multitude de ces déplacements.

(vision en coupe sagittale du manteau terrestre avec coloration des différentes couches géologiques qui souligne leur incurvation)

Alors, hormis cette plainte infinie et silencieuse de la terre, tout semble aller bien. Depuis l'œil ordinaire où n'est détectée que l'apparence des corps, tout va pour le mieux. Rien à déplorer sur l'écran ancestral, à part l'affaissement du sol et le réchauffement de la température provoqués par autant de mobilité.

*

Mais déjà, dans la foultitude des avis qui s'expriment sur les réseaux sociaux, une voix se veut dissonante. Appelons T.Banks l'individu virtuel à l'origine de cette hypothèse. T.Banks est mon avatar Internet, mon *pseudo*. D'après son profil, T.Banks est un médecin marginal, obsédé par les notes qu'il continue à prendre dans son carnet en moleskine. J'avais indiqué sur ma page *Facebook* le début de ce texte et mentionné que c'était lui qui était censé avoir pris la peine de me contacter. T.Banks est parti d'un postulat conservateur qui avait toutes les chances d'être invalidé du fait, justement, de son obsolescence. Un postulat extrait de la poubelle séculaire des déchets médicamenteux avec les emballages de cataplasmes, les cotons imbibés d'alcool à 90° et les flacons de *Mercurochrome* périmés.

Que s'est dit T.Banks ?

Il s'est dit que malgré la non-matière de la virtualité, qui permet ainsi à un corps de se démultiplier en avatars à l'infini, un processus délétère opérait pendant la phase de différenciation et altérait les tissus de la chair matrice, qui elle est bien la chair. Dans son imagerie très vingtième siècle et devant sa tasse de thé où il plongeait son regard bigleux de médecin marginal, T.Banks pensait que chaque naissance d'avatar tirait sur les tissus au moment du décollement et qu'au cours de cet accouchement clandestin, survenait une élongation nanométrique pathogène comme une nouvelle maladie qui n'avait pas encore de nom.

T.Banks n'est pas parti de rien. Il m'a avoué que sa théorie devait beaucoup au gain de popularité des médecines douces qui fleurissaient dans les jachères de bien-être que la vie contemporaine abandonnait. Plus précisément, à la fasciapulsologie dont il avait découvert l'existence en surfant sur Internet. C'est par analogie au comportement des fascias qu'il avait bâti sa théorie nouvelle dans une vieille casserole.

J'ai découvert l'existence potentielle de T.Banks (et de sa théorie) un jour où je n'arrivais pas à boire vraiment mon demi de bière alors que je m'étais promis un demi de bière après un travail ennuyeux

qui avait duré toute la matinée. C'est ce qui m'attirait et me perdait, je veux dire que lui était exactement ce que je voulais être devant un verre et ainsi, en accaparant mon attention, il m'empêchait de devenir ce que je souhaitais ardemment : être aussi entier que lui, uniquement concentré sur son carnet en Moleskine noire. Il y avait pourtant tout pour le distraire. Le garçon qui m'avait servi deux demis de bière se dédoublait en cinq lui-même, le cuisinier quittait sans arrêt sa cuisine où il était en train de préparer le diner et trois téléviseurs diffusaient la même épreuve de biathlon.

Multiplier les possibles ne multiplie pas le temps d'accomplir plusieurs de ces possibles, m'a très vite soufflé T.Banks. Si on ne peut pas étirer le temps, il semble que l'on puisse *l'élargir* à la manière d'un sac qui n'est pas assez long pour y ranger confortablement deux éléments et dont on écarte les côtés pour gagner un peu, en largeur. Nous le faisons tous régulièrement. Et comme les étirements du tissu sont longtemps invisibles après qu'ils sont apparus, nous ne prêtons attention à l'état des coutures qu'au bout d'un certain temps. Certes T.Banks n'a jamais prétendu parler pour tout le monde. Il pense sincèrement que les générations issues du vingt-et-unième siècle échapperont à cette épidémie, comme immunisées, comme conçues à l'identique des peuplades des zones non tempérées pour survivre dans l'hostilité du lieu qui n'est hostile que pour les barbares.

Que les générations d'avant 1950 auront aussi mieux résisté. Pas concernées assez par cet éclatement de l'attention. Par la maladie « moderne ».

Sa théorie se concentre en réalité sur les corps coincés entre les deux. Les participants mal préparés. Ceux qui ont découvert l'extraordinaire pouvoir de la zapette après l'adolescence, ne sachant pas où ils mettaient les doigts et n'ayant, pour tout dire, aucune idée de la puissance métaphorique de l'objet anodin et presque un peu magique qu'il tenait entre les mains.

La zapette était un instrument de simple paresse. Un assistant technologique pour ne pas avoir à se lever tout le temps.

On était encore dans le *switch*. C'est-à-dire dans la commutation. Posséder une zapette devant sa télévision nouvellement couleur, c'était s'assurer le passage rapide et réversible de l'un à l'autre programme, c'était une chaîne ou sa concurrente, un contenu ou l'autre. C'était malin, cohérent avec les fonctionnalités de nos cerveaux jouant pendant la masturbation (vous visualisez la forme d'une zapette ?) à sauter d'une chaîne érotique et intime à une autre. Il y avait, dans cette invention, l'idée encore *très humaine* d'un prolongement naturel à nos fonctions cognitives. Une véritable réalité augmentée. Mais ça préparait le terrain. Progressivement à la manière des réseaux 1G, 2G, 3G, 4G, 5G, 6G, 7G. La commutation télévisuelle était aussi l'ancêtre du *share* numérique. De la largeur étirée, accrue. Et le *share numérique* est en passe de rendre vraiment malades pas mal d'entre-nous. Nous, je veux dire la génération de la zapette.

Bien sûr, quand au XVIII^e siècle, le paysan andin mâchait sa coca, il pensait aussi souvent à ses lamas. Quand la paysanne médiévale écosait les haricots, elle s'inquiétait parfois du temps qu'il ferait le lendemain. Et quand Phèdre couchait avec Thésée, elle fantasmaient très souvent sur Hippolyte.

Bien sûr, le cerveau humain a toujours su faire cela. Du *partage*. Dieu n'aurait pas exigé des martyrs chrétiens dans leur cachot attendant leur supplice qu'ils ne pensent qu'à leur cachot ou à leur supplice. Mais peut-être est-ce un mauvais exemple, car Dieu attendait sans doute de ses disciples qu'ils soient tout entier dans la prière. Restons dans le monde païen et virtuel. Il nous semble à T.Banks et à moi-même, que lorsque les pensées se dédoublaient dans l'esprit de nos ancêtres, la seconde production mentale obéissait à un impératif intime qui avait si peu à voir avec la fonction divertissante exogène qui inonde nos cerveaux contemporains. Les besoins de partager son attention

partaient de l'intérieur de soi et non pas d'une séduction opérée par un système anonyme. Pour dire les choses autrement, quel paysan andin, quelle paysanne écossant ou écossaise d'ailleurs, aurait aimé connaître dans son lit les résultats d'un match de tennis se déroulant dans l'autre hémisphère et opposant deux types qu'il ou elle ne connaissait pas ?

D'où vient cette putain de pulsion à ouvrir des fenêtres sur son ordinateur ?

Où est la source de cette lumière ?

Certes, il ne s'agit pas de se tromper complètement d'ennemis. Il est aussi possible de relativiser. De considérer cette faiblesse comme passagère.

L'étalement devant soi d'un potentiel inédit et enivrant de possibles me rend velléitaire dans ma volonté à rester concentré sur ma mono-tâche ou ma mono-jouissance. On a extrait le nouveau jouet de son carton d'emballage et on appuie sur tous les boutons mais cela ne va pas durer. C'est juste la question d'une plage de temps aussi ridicule que quelques décennies. C'est là, encombrant seulement pour notre génération qui entame son dernier tour de piste avant la sénilité.

L'instant présent est devenu une terrasse qui n'enferme plus personne. On s'ébroue dans le grand air, débarrassé de la claustrophobie du présent passé, c'est-à-dire exclusif, anxiogène, hermétique, suffocant, et on panique comme des oiseaux devant l'inquiétante ouverture de notre cage.

Nous sommes des habitants de la grotte qui voient enfin leur allégorie collective projetée en *home cinéma*.

Arrêtons de nous plaindre. Nous qui disons depuis le début de l'ère industrielle préférer les week-end au travail, voilà que nous nous évadons de nos mornes bureaux en creusant un tunnel dans le O de GOOGLE.

Ça *colle* vraiment mieux parce que nous ne nous quittons plus et ne quittons plus des gens qui ne savent pas que nous sommes avec eux. Ça *colle* mieux de te dire à l'oreille (et c'est vraiment à l'oreille grâce aux écouteurs de ton smartphone) que je suis *là* pour de faux, que mon corps est *là* mais qu'en réalité mon avatar s'assoit *ici* sur tes genoux tout le temps. Ça *colle* mieux de petit déjeuner dans le TGV en préparant les bons de commande à l'avance pour la journée qui s'annonce chargée, et *fuck* le goût du croissant que désintègre le frottement des rails à 280 km/h. Ça *colle mieux* de préparer aujourd'hui le trajet de demain et le retour dans un mois avec les horaires précis des tramways, des métros, des avions qui me ramèneront dans le *ici* qu'en fait, métaphoriquement, je n'ai jamais quitté.

Seulement voilà, en attendant que s'enfoncent les deux décennies critiques qui me préoccupent dans la boue insécable du passé, la chose fait une souffrance dans les corps non encore robotisés.

Comme lors de toutes les grandes périodes de transition de l'Histoire, les régences, les changements de systèmes informatiques, *les Oh !, déjà les beaux jours mais pas encore la fin de l'hiver*, on doit faire avec les rouges qui patinent et les graviers dans les chaussures.

Prenons l'exemple édifiant de l'école :

Pendant la phase de transition qui nous tourmente ici, les vieux maîtres ne sont plus des maîtres puisqu'ils ne possèdent aucun savoir exclusif ; aucun corpus de connaissances qui ne soit disponible dans les tutoriels, les mook, les vidéoconférences, sur les sites piratés.

Plus anxiogène encore, ils sont devenus les gardiens d'une réserve : ils dispensent leurs cours et un savoir désormais disponibles en multiples avatars dans le seul endroit sur terre où il est exigé de faire une seule chose à la fois : écouter, par exemple.

Et les enfants les regardent avec des grands yeux.

Et dans leurs yeux, il y a plein d'autres enfants et pleins d'adultes qui ouvrent aussi des yeux immenses. Il y a leurs parents qui leur parlent en regardant la télévision ou en envoyant des sms à leurs amant.e.s et malgré tout le jeu de massacre auquel se livre la société avec le passé, les enfants font encore bêtement ce que font leurs parents.

Mais les enfants d'aujourd'hui n'ont pas connu la zapette. Pas à la façon de ceux qui sont en passe de devenir aujourd'hui leurs grands-parents. Les enfants d'aujourd'hui ont peut-être des nouveaux cerveaux fabriqués dans les souterrains de la Silicon Valley avec des neurones venus de Chine en pièces détachées sur des grands bateaux qui consomment beaucoup de gas-oil. Ils vont bien peut-être. Et leurs parents aussi vont bien, puisqu'ils peuvent envoyer des sms à leurs amant.e.s en parlant à leurs enfants sur fond sonore de télévision.

Il faut bien reconnaître, que ça n'a jamais autant coller. La philosophie rejoint l'étagère du développement personnel pour ne pas se mouiller les pieds dans la librairie inondée par les tsunamis de plus en plus fréquents qui sévissent partout sur le globe, et les enfants se tournent désormais vers moi avec les mêmes yeux et me disent ce dont je me doutais : *il ne faut pas théoriser encore sur la fin des mondes. Boomer, tu n'es pas sans savoir que le temps n'existe pas, qu'il n'y a que la durée de chaque chose, leurs transformations silencieuses qui opèrent bien avant d'accéder au visible, le lent avènement de chaque système, sa croissance, sa maturation, son déclin puis sa disparition, indépendante, solitaire, ses transitions impensables par le logos. La durée intrinsèque des cycles de vie des cellules, des courants littéraires et philosophiques, des objets sont incontestables, mais le temps, lui, est une invention occidentale, il n'existe pas, bien sûr, alors arrête de vouloir penser le temps en ne faisant que parler de ton temps. Et tu comprends que quand je dis ton temps, je ne parle même pas de ta génération mais de celui de tes artères. Car c'est à tes artères que tu voulais en venir, non ?*

Voilà ce que me disent les enfants, rien qu'avec leurs yeux et leurs neurones made in Shanghai montés en réseaux dans les souterrains de la Silicon Valley.

Ils ont chopé sur Internet un PDF des livres de François Jullien et ils recyclent. Ils recyclent à l'infini et mieux que ne parvient à le faire l'époque avec les matières plastiques si délétères et si envahissantes que tout à mon désespoir parfois de ne pas parvenir à contempler la mer à cause de mes sharing mentaux, je me dis qu'elle n'est plus, au fond, qu'un amas dégoûtant de plastique qui ne réfléchit plus avec bienveillance aucune velléité méditative.

Ils ont formidablement raison les gosses, avec leur samples. Leurs rappeurs préférés recyclent Godard qui recycla Rainer Maria Rilke qui était incapable de recycler.

Ok ! Mais reste une embarrassante ambiguïté qui encombre ce que j'essaie d'écrire et à laquelle je désire désormais m'attaquer. Partons pour cela d'un constat brutal mais à la radicalité assumée : dans cet intervalle de temps qui m'a vu devenir adulte et commencé à être vieux selon certains critères et classifications sociaux-médicales, ne se sont produits sur la planète que deux phénomènes absolument originaux qui distinguent à coup sûr cette période de l'Histoire de toutes celles qui l'ont précédées :

La chute spectaculaire d'audience de la vraie littérature et l'accroissement significatif des maladies fonctionnelles dites d'origine psychosomatiques.

C'est là que je voulais en venir.

Mon *cogito* à moi, qui prend le roman policier à son propre jeu.

Je pourrais mettre sur le compte du Professeur T.Banks, éminent chercheur d'une quelconque université prétendument américaine un diagramme saisissant démontrant les liens puissamment causaux entre ces deux faits de société et déclarer haut et fort que la baisse de la pratique de la lecture se traduit par une augmentation de cas de troubles intestinaux et de douleurs lombaires chroniques.

Moins la littérature *infuse* nos sociétés, plus les corps souffrent de maux chroniques. Car bien sûr, il n'est pas prouvé qu'à titre individuel, il soit possible d'échapper à cette véritable épidémie sans virus. Les quelques gros lecteurs qui demeurent semblent même les plus vulnérables aux souffrances psychosomatiques. Ecartons donc la piste d'une littérature qui soignerait les maux de l'âme pour retenir l'idée que c'est la société dans son ensemble qui, *en manque* de littérature, assèche l'air au point de fragiliser les colonnes vertébrales des citoyens ou d'encombrer les circonvolutions intestinales des digérants.

Nous manquons de littérature et nous en payons le prix en nous entichant de maladies qui n'ont pas de nom, pas de virus, pas de bactérie, pas d'amputation envisageable.

A une carence en matière invisible et impalpable (ce que dépose la *vraie* poésie dans le cœur invisible d'une civilisation) répondent des maladies tout aussi invisibles et impalpables.

Mais là, attention, prévient T.Banks, ça devient extrêmement compliqué et je me demande si, à moins d'un recours puissant à la pensée chinoise, nous allons nous en sortir.

Qu'est-ce qui distingue la lecture de toutes les autres activités humaines, si ce n'est son exigence d'exclusivité ?

On peut faire des double-tâches à l'infini : cuisiner un navarin d'agneau en écoutant les Sex Pistols, courir en apprenant sa cinquante-deuxième leçon de vietnamien, faire l'amour à son amant en pensant qu'il est tant de faire toiletter son Chihuahua, aider ses enfants à faire leurs devoirs en choisissant la couleur de sa nouvelle salle de bain, re-marqueter un secrétaire Second Empire en chantant du Francis Cabrel, jouer à Candy Crush en ne cessant pas d'être considéré comme un être doué d'intelligence, regarder *True Détective* en changeant l'abattant des toilettes...

Mais que peut-on faire d'autre que lire *La Condition humaine* lorsque l'on lit *La Condition Humaine* ?

Rien.

Strictement Rien.

Même pas pisser.

Éventuellement déféquer mais c'est bien la seule chose.

On peut tout à fait faire à l'ancienne, du temps où régnait la zapette, du temps du *Switch*, lire un peu de *La Condition humaine* et aller de temps en temps surveiller la cuisson de l'agneau, lire un peu de *La Condition humaine* et lever les yeux sur les équations de nos enfants pour les vérifier, lire un peu de *La Condition humaine*, faire rapidement l'amour sur la table du bureau et replonger dans sa lecture, etc... mais à l'époque du *Share*, *La Condition humaine* et toutes ses coreligionnaires rectangulaires brochés et reliés nous ont lancé un ultimatum héroïque, *troyen*, perdu d'avance : *C'est nous où toutes les inventions de l'époque !*

Et nous avons répondu, certains bienveillants et avec empathie, regrets, remords mêmes, certains en oubliant carrément de répondre (ce qui valait réponse cruelle) mais nous sommes tous partis dans le tourbillon de la vie... Nous étions trop fragiles comme roseaux pour résister au vent puissant qui tournait radicalement les pages de notre histoire civilisationnelle.

La littérature avait incontestablement les armes pour lutter contre tous les *True Detective*, tous les *Candy Crush* et tous les navarins d'agneau de la toile, mais pas contre l'opportunité donner à nos cerveaux d'honorer les trois en même temps.

L'ère du *Share* était conceptuellement un coup violent dans les parties génitales de *La Condition humaine*. Et il est probable qu'elle soit et qu'elle devienne un coup violent dans pas mal de parties sensibles.

Car, bien entendu, du point de vue de la finance, il n'est plus concevable de perdre de l'argent en accordant des pauses-café à des forces de travail qui n'apprécient pas de simplement boire un café.

D'abord, on peut tester l'idée en diminuant progressivement la qualité des cafés et c'est déjà une entreprise agissante depuis plusieurs décennies.

Mais le fait que notre cerveau a démontré sa capacité à réaliser des affaires commerciales sur leboncoin.com ou à conquérir la planète dans League of Legends tout en absorbant sa dose de caféine démontre notre capacité à poursuivre notre travail pendant les pauses réglementaires !

Autant supprimer celles-ci, se dit le grand patronat !

Voire, en poussant plus loin le bouchon cognitif, la démonstration gratuite que nous offrons de notre capacité à être multi-tâches est une piste infiniment prometteuse pour améliorer notre rendement.

Et ça, c'est cruellement à l'œuvre, cruellement planté dans le contrat social.

Il est possible pense T.Banks qu'il existe un lien entre tout cela. Une sorte de *fascias social* qui enveloppe sphère privée et professionnelle dans un même impératif à multiplier les traitements parallèles d'informations. L'homme au travail, *lui-même*, semble demandeur.

Quel ennui, n'est-ce pas, de n'intervenir que sur un logiciel, un site, d'effectuer un seul contrôle, de gérer un seul produit, un seul service, un seul rayon, un seul magasin, un seul marché !

Pendant ses temps libres, le cerveau disponible du travailleur s'exerce déjà en regardant des chaînes-pilote où est testé en secret notre désir de double-tâche. Ainsi, des millions de cobayes volontaires lisent en ce moment des informations défilant en bas de leur écran pendant qu'un tronc locuteur annonce le *Quinté* de ces mêmes informations dans le désordre.

Le peuple possède ce côté romantique. Il pointe du doigt les armes pour se faire battre.

Nul recours à la force depuis bien longtemps mais à l'analyse du comportement spontané en période de distraction. C'est bien là la défaite d'Orwell, sa faiblesse prédicative. Ce n'est pas une dictature qui nous anéantit mais notre consentement. La Boétie a mis la misère à Orwell et c'est point barre, pas de prolongations, le score est sans appel.

On peut passer au chapitre trois. L'histoire du match du tour d'après.

3ème partie : le match du tour d'après

C'est peut-être par là que j'aurais dû commencer. Par ce foutu paradoxe. Car c'est de lui qu'est né ce texte. M'asseoir au bout d'un ponton, face à une mer quelconque et rester un long temps ainsi, méditatif, méfiant, mélancolique, avec pour seul compagnon le paradoxe qui brasille à présent dans le foyer de ma pipe en écume de mer.

Alors, avant qu'il ne se consume et s'exhale en fumée, en voici le prémisses : les écrivains sont incapables, quand ils sont devant leur tasse de café, d'être totalement devant leur tasse de café. C'est précisément cela écrire. Composer avec un handicap pour en faire un tour de magie. Ne pas très bien distinguer soi des possibles de soi, la réalité de la réalité potentielle, une passante indifférente d'une maîtresse éprise de son avatar audacieux, un bar d'aujourd'hui d'un P.M.U de son enfance, une madeleine très vieille et très rance d'une onctueuse et fraîche de ce matin ; dire *oui* et *non* à tout, *Pallaksch, Pallaksch*, aller ainsi en titubant sur des sols qui ne cessent de se dérober en prétendant qu'il s'agit d'une danse. Se dédoubler. Laisser un tout petit peu de soi faire illusion dans le réel et envoyer tous ses autres « moi » courir partout vers les horizons infinis.

Jamais je n'écrirais si je savais éprouver toute l'amertume et toute la chaleur contenues dans ma tasse de café.

Or, le paradoxe, c'est que le monde d'aujourd'hui, qui ne s'est jamais autant foutu des artistes, obéit désormais corps et âme à la loi mentale des artistes. Le monde que nous observons là, avec son incommensurable foulditude d'avatars, c'est nous, les artistes, qui l'avons suggéré avec nos pièces de théâtre, nos personnages de romans, de sagas, de films. Nous sommes les apprentis sorciers, les inspireurs du citoyen contemporain qui se dédouble pour être l'auteur et son alter ego, le metteur en scène et son personnage. Nous n'arrêtons pas d'être multiples, d'être à la fois dans une réalité et le contemplateur de cette réalité. Nous promettons des possibles de nous-mêmes en même temps que nous vivons, pour en faire des héros d'histoires qui ne sont pas tout à fait les nôtres. Nous pénétrons dans un café de la place Stanislas de Nancy et nous ressortons sur la place Tarir, Rouge, Lénine pour tester nos scénarios. Nous regardons une femme ou un homme plus jeune que nous à deux tables d'a-côté et nous avons vingt ans de moins dans une autobiographie légèrement romancée. La vérité est d'abord celle-ci : chaque fois que nous avons été devant une tasse de café, nous n'avons jamais été totalement devant notre tasse de café. Il y a trop de cafés dans nos têtes. Il y a celui que boit Peter Falk dans *Les Ailes du désir* et le lieu où se retrouve les personnages de Moderato Cantabile. Il y a celui où se commente le crime de Leviathan. Celui ou Raskolnikov rencontre le secrétaire du commissaire. Ceux de Borges, à Buenos Aires et de Pessoa à Lisbonne. De Rimbaud et de Verlaine à Montmartre. Il y a celui où j'ai bu mon premier véritable de bière, celui où j'ai écrit une nouvelle entière de mon premier livre et ceux du *Bleu du ciel*. Sentir toute la chaleur et toute l'amertume contenues dans la tasse m'a toujours été impossible. L'arête de la table aussi, sous chacun de mes avant-bras. Quant à faire en sorte que quand j'écoute la cinquième symphonie de Mahler, ne me revienne pas à l'esprit la silhouette de Dirk Bogarde sur son vaporetto, le Rimmel coulant, ce serait comme renoncer à être moi-même, renier mon adolescence, perdre des yeux le cinéma qui a fait de moi ce que je suis devenu et me priver à jamais de cette fenêtre de toit, comme seule ouverture pour la chétive vie qui m'était impraticable.

Il existe tant et tant de bonnes raisons pour s'abstraire de la réalité.

Freud disait quelque chose comme « la réalité est insatisfaisante » aux humains, du fait de notre culture comme de nos refoulements et c'est pourquoi nous nous engouffrons dans un imaginaire qui compense les déficits de la réalité.

Mais qu'aurait-il dit aujourd'hui, à l'ère du *share* systématisé ? Aurait-il établi une distinction entre les imaginaires ? Dissocié l'homme fragile qui, en dégustant sa madeleine reconstitue un monde perdu et le compulsif joueur de Candy Crush, biberonnant à chaque niveau atteint sa canette de *Red Bull* ? Glissé un podium à deux niveaux sous les pieds de Proust et du joueur de Candy Crush, bien que ceux-ci soient égaux par la désertion commune de leur guéridon ?

Par leur haine du réel ?

Certes, nous avons toujours hiérarchiser les plans de fuite au nom de leur fécondité respective, de leur degré de sublimation. Mais le concept de sublimation ne mérite-t-il pas un toilettage en règle à l'heure de la réalité augmentée, des jeux vidéos en 3D, du sexe sur Internet ? Je ne sais pas ce qu'aurait dit le père de la psychanalyse mais comment, aujourd'hui, faire entendre la supériorité d'une création artistique unique, *idiosyncratique* sur un divertissement pratiquée par des millions d'individus et conçu à partir d'un pattern commun ?

Qu'est-ce que je peux raconter à tous ces yeux ronds, incrédules d'enfants en proie dans les salles de classe à la révolte violente contre le diktat mono-attentionnel de leur professeur ?

J'ai beau chercher ce qui distingue ces deux grands domaines d'activités, je ne vois qu'un élément clivant, séparateur, qui puisse convaincre l'ensemble de la population.

Car bien sûr, nous les intellos, pouvons toujours ratiociner en nous appuyant sur des critères dissociatifs comme

— création *versus* divertissement

(mais pour tant et tant de citoyens nourris au théâtre de boulevard, aux jeux vidéos, à la lecture de romans de gare comme aux jeux de rôles, la création n'est-elle pas avant tout un divertissement ?)

— subjectivité des règles *versus* application objective

(pssst ! Quel intérêt ?),

— liberté *versus* obéissance

(encore pssst !, ne choisit-on pas son réseau social, son jeu, ses vidéos You tube ?),

— actif *versus* passif

(encore un ballon envoyé en dehors des cages car où est la passivité du joueur de Candy Crush ?)

Non, il faut chercher ailleurs un critère distinguant le *share* ancestral déjà pratiqué par Homère pensant L'Iliade tout en serrant le cuir de ses sandales et le *share* de l'abonné de *twitter* lançant ses sneakers, son deuxième téléphone maintenu par son épaule droite contre son oreille ipsi-latérale.

Quelque chose qui a à voir avec l'autre, l'adresse, et osons les mots, *la demande d'amour*.

Car l'amour au fond, sous ces airs de *fashion victim*, obéit à des signaux immuables.

Qu'est-ce qui nous rend et nous a de tout temps rendu amoureux ? Disons la beauté physique, le courage, la performance, la qualité d'écoute, la singularité, le langage. J'exclus des prétendants dont l'analyse poussée finit toujours par révéler l'imposture. Nous nous accrochons à l'idée que la grandeur d'âme, la beauté intérieure, voire la générosité, la courtoisie ou la gentillesse sont des traits séduisants mais des milliers d'histoires de notre humanité relèguent hélas, ces vœux pieux au rang de chimères. Il n'y a qu'à prendre en compte la popularité de Tony Montana dans la classe d'âge 15/20 ans ! On connaît tous le charme des beautés perfides, des tigresses, le pouvoir de séduction des hommes assoiffés de pouvoir et des malotrus. Gardons donc notre liste initiale.

La beauté physique, nous n'y pouvons pas grand-chose, ce n'est pas un caractère intéressant à questionner.

Reste le courage, le niveau de performance, la singularité, la capacité à écouter les autres et la beauté du langage.

Le courage ne fait pas débat. Nos lâchetés peuvent nous conduire à relativiser son importance mais indéniablement, depuis Hector et Achille, le courage appelle l'amour. La performance aussi. On aime les vainqueurs, les champions, les dominateurs. La capacité d'écoute est le maillon discret de cette chaîne séductrice. Pour certaines et certains, cette qualité chez l'autre est possiblement ressentie de manière inconsciente. Mais elle finit par triompher. Comme la singularité. On cherche le commun pour se rassurer mais on est frappé par la foudre de la singularité. Un geste, un mot, une attitude, une opinion, un moyen de se déplacer, une coiffure, un tatouage, une marque de cigarette ou de whisky préféré, un modèle de voiture, l'aptitude à parler une langue improbable, à jouer d'un instrument inconnu demeurent des atouts. *Last but not least*, le langage. La beauté du discours amoureux que l'on peut inclure à notre parade. C'est étrange comme cet attribut désuet au regard du monde de l'image, dominé par la syntaxe malade et un lexique famélique garde sa puissance séductrice. Si la littérature, par sa quasi disparition sociale ne peut guère se vanter d'être à l'origine de cet amour durable pour les mots, le cinéma continue à œuvrer beaucoup. Même les grands blockbusters hollywoodien savent, presque sournoisement, donner des partitions littéraires de haute volée à leurs personnages sanguinaires. Tarantino doit croire très fort à la force du langage pour avoir lancé en plein western sanglant le Dr. King Schultz et ses diatribes en lasso sur le colt menaçant de ses adversaires. Le texte de Romeo et Juliette avec Leonardo di Caprio, de Cyrano dit par Gérard Depardieu, voire les accents shakespeariens portés par Keanu Reeves dans *My Own Private Idaho* emportent le cœur des foules non-littéraires.

Maintenant que nous sommes tous convaincus, revenons au match, puisqu'il est aussi dit, que l'époque se caractérise par une inclination à réduire toute observation au rang de compétition sportive. Il faut donc un match ! Car ce qui compte, à la fin, est toujours de savoir *Qui va gagner ?* De celui qui concocte des tartes tatin aux pommes normandes contre celui qui mitonne des crumbles aux mangues, de celui qui chante *Comme d'habitude* contre celui qui reprend *Toute la musique que j'aime*, de telle motion politique qui se voulait pourtant une idée, un programme, contre telle autre, dont on a oublié le contenu. Oui, qui va gagner, de Disney land contre le Parc d'Asterix et de *Taxi 12* contre *Robocop 26 ?* de FO contre la CFDT, de *Carrefour* contre *Leclerc* et donc, *Last but not least again*, pour le match de gala, du champion de Candy Crush contre Marcel Proust, auteur de « A la recherche du temps perdu » ?

Lequel des deux va emporter le plus de notre amour ? Qui du souffreteux Marcel sur son lit ou du vaillant multi-tâches citoyen nomade et connecté est le plus à même de faire chavirer nos cœurs au regard des attributs absolument essentiels qui court-circuitent les cerveaux et provoquent les coups de foudre depuis que le ciel est ciel, la nuit est nuit, les hormones sont les hormones ?

Attention, voici le verdict tant attendu...

— Pour Marcel Proust... 3 points 1/2 ! (la performance, la singularité et la beauté du langage plus une moitié de courage, les juges estimant qu'écrire un roman initialement paru en 15 tomes nécessite du courage mais pas autant que de marcher sur un fil tendu au-dessus de la béance vertigineuse du Grand Canyon.

— Pour... le funambule marchant au-dessus de la béance vertigineuse du Grand Canyon et qui s'invite pour le coup, dans le match : 2 points 1/2 ! (le courage, la performance et une moitié de singularité, les juges estimant que les deux derniers siècles ont multiplié jusqu'à les banaliser les

prouesses en tout genre (les escalades sur les camions 12 Tonnes empilées les uns sur les autres et couverts de crotales, les traversées au milieu des crocodiles dans des eaux irradiées, les plongées depuis des hélicoptères entre des rangées de lances amazoniennes ointes de venin,...) et ont donc décidé de n'attribuer qu'un demi-point dans cette case.

— Pour le joueur de Candy Crush... 1 point (...la performance)

Et voilà où je voulais en venir. Ou je pouvais en venir. Puisque nous avons perdu le mètre de couturière qui nous permettait de prendre la mesure de notre monde, je propose que l'on s'en remette à l'amour qui lui, ne s'empoussière jamais. L'amour comme mètre-étalon de nos activités.

Proclamons la supériorité de ce que nous réalisons et qui déclenche l'amour de nos semblables contre le nombrilisme qui n'aboutit qu'à une partie gratuite dans notre bulle. Pour nous-mêmes. Pour gratter notre névrose où elle démange. Peu importe que ces mêmes semblables ne nous lisent plus. Il demeure et demeurera au matin, de toute éternité, un vernis sur le corps de celui qui a passé la nuit à créer. Certes, personne, bientôt, ne lira plus jamais *La Recherche du temps perdu*. Mais sans doute que celui qui en parlera parce qu'il aura vraiment lu se verra doté du charme d'Indiana Jones, d'Albus Dumbledore, de Dr. Smolder Bravestone, d'un grand-père que l'on n'a pas connu.

On aura cessé d'aimer le texte mais pas celui qui le porte dans ses yeux et sur sa voix.
On ne connaîtra pas le tombeau du Pharaon mais l'aura de celui qui en sort.
On n'aura plus accès à la fonction mais on vibrera devant sa dérivé.
Certes un degré de moins, mais quelque chose d'une trace
D'une empreinte
D'une coulée d'argent sur les paupières.

Il est temps d'éteindre les lampes sur la petite scène de bois. Penser ce texte improbable m'a privé de bien de plaisirs simples pendant plusieurs semaines. Mais que puis-je faire contre cela ? Mon vœu de ne faire qu'une chose en même temps est dû à ma fatigue d'écrire. De toujours écrire des livres que des milliards de mes contemporains ne liront pas. Ils ne seront donc jamais amoureux de moi. Mais tant pis. *On est des mecs et des nanas pas comme les autres*. Plus illuminés par nos lectures. Plus las aussi. Les deux nous font des jolis regards. Je m'arrête là, à peine sortie de mon trou noir, à un demi-mètre à peine du grand précipice de l'anonymat. Oui, plus un mot, je n'écrirai plus ce soir. J'ai bien mérité un café. Un verre de vin. Et peut-être même les deux.

4ème partie : s'adapter

Longtemps je me suis couché de bonne heure mais j'ai renoncé. Depuis, je bois beaucoup de café. Et quand je suis devant ma tasse de café, je voudrais pouvoir boire ma tasse de café sans cesser de faire défiler les infos de la nuit. Ne pas penser au café. En boire beaucoup pour pouvoir faire le soir tout ce que je me promets de faire dans la journée. J'aime profiter de mes soirées pour regarder les images Instagram de mes amis. Avant, parfois à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait. Mais à présent, j'aime écouter en même temps ma playlist et me sentir vivant.

Quand je prends un livre dans mon lit, je voudrais rester avec le livre sans perdre le fil du live score sur tennistemple.com. Quelquefois, le match finissait à point d'heure, le sommeil venait tout de même à bout de ma passion et je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles Quint. Ou que j'étais embarqué dans un cinquième set contre un des deux types qui s'affrontaient dans l'autre hémisphère.

Quand je débouche un vin que je ne connais pas, je voudrais être sûr de l'avoir payé au prix le plus bas. Accepter que lorsque je bois un vin, je ne m'inquiète pas de savoir si les frais de port n'étaient pas excessifs ou le délai de livraison trop long par rapport à d'autres propositions. Attendre d'avoir avalé la dernière gorgée du premier verre avant de photographier l'étiquette pour éventuellement la partager avec mes followers. Revenir à mon livre. Chercher un VOD pour le lendemain. Demander à mon moteur de recherche quel est le titre exact du film et à Shazam le titre qui accompagne la vidéo You tube dont j'ai reçu le lien et que je verrai pendant la pause-déjeuner. Certains soirs, je n'étais pas capable de patienter, je voulais t'entendre malgré tout ce que je m'étais promis de terminer. Finir tout de même mon chapitre. Je te rappelais plus tard mais ainsi, avec mes écouteurs, le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non.

Chaque fois que je patientais devant la cuisson de mes pâtes, je me disais que je devrais en profiter pour apprendre le yiddish. Parler yiddish avec mes pâtes. Devenir bilingue en quinze jours. Parfois, cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempyscose les pensées d'une existence antérieure.

Je fermais les yeux et nous parlions encore pendant des heures via Snapchat. Aussitôt, lorsque nous nous séparions par manque de batterie, je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. A chaque fin de ma partie de Candy Crush, je me demandais quelle heure il pouvait être ; je consultais tes tweets et j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine. Mais la partie n'est jamais finie. Le voyageur est dans ma partie. Je sais ce qu'il y a dans son cerveau.

Et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

Christophe Fourvel